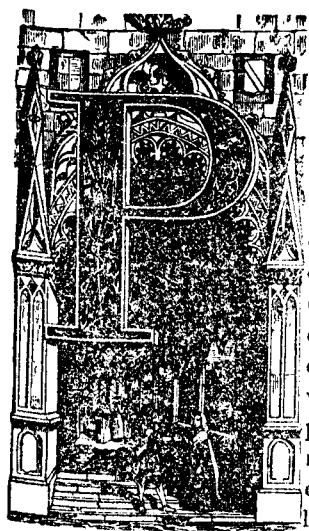


M. THIERS AVANT 1830.

M. Alexandre Laya, ancien attaché au cabinet de M. le comte de Montalivet, fondateur du *Journal des Conseillers municipaux* et de la *Revue parlementaire*, aujourd'hui avocat à la cour royale de Paris, vient de publier deux volumes du plus haut intérêt, intitulés : *Etudes historiques sur la vie politique et privée de M. Thiers*.

Nous empruntons à cet ouvrage, que tout le monde voudra lire, et que nous analyserons plus tard en l'appréciant avec impartialité, l'extrait suivant où se trouvent retracées avec bonheur et vivacité les premières années du brillant auteur de l'*Histoire de la Révolution*.



DES d'enfants furent aussi précoces que M. Thiers par l'intelligence ; et, dès l'instant qu'il arriva dans ces classes où déjà la pensée, chez l'adolescent, s'anime de la conscience de sa force ; du moment que les études fortes, sérieuses, méditatives, ouvrirent à son esprit une carrière qui s'élargissait, la science qui a souvent l'intérêt du mystère, la philosophie qui analyse, l'histoire qui éclaire, révélèrent au jeune boursier du lycée de Marseille tout ce que le génie de l'homme cache de puissance ; car, en se développant, son esprit s'affermissait, s'intéressait à soi-même par une sorte d'intuition intime qui semblait avoir la prescience de l'avenir, et qui, toute muette, était pour l'enfant comme une révélation : enfin, il travaillait avec une ardeur curieuse, inquiète, se servant de guide à lui-même, tant il avait trouvé, dans son caractère, de résistance pour briser un frein quelconque, tant il avait de fermeté pour faire les premiers pas dans la vie intellectuelle.

Les sciences exactes formaient la base de l'éducation publique, parce qu'alors la carrière des armes en était le but nécessaire. — M. Thiers manifesta, dès ses premiers pas dans les travaux scientifiques, une vocation très prononcée. Pour ceux qui ont étudié sa vie, ses écrits, le caractère de son éloquence, il est aisé de savoir que son goût dut le porter vers les mathématiques et les travaux historiques. Il s'y adonna avec ardeur ; il y puisa cette rectitude de jugement, cette sûreté d'appréciation qui ne se perd pas dans le dédale des théories, mais qui demande aux faits, à la pratique, un enseignement plus direct et plus prompt. Ses aptitudes eurent leur consécration. Les succès de la jeunesse, les premiers prix, ces triomphes de l'enfance, qui, par malheur, bien souvent, ne sont pas le pronostic certain d'un brillant avenir, placèrent le jeune boursier de l'Etat à la tête de ses condisciples. — Il y eut dans ce fait pour ceux qui le patronnaient une douce satis-

faction et une grande espérance ; il y eut là, de sa part, un acte de gratitude instinctive.

Cependant, lorsque M. Thiers terminait ses études, l'Empereur, dont le système bienfaisant avait procuré à M. Thiers l'avantage d'une éducation forte et solide, venait de tracer ce sillon de lumière qui alla s'éteindre dans l'Océan, et la Restauration remplaça les gloires de l'Empire. Ce grand bruit n'était plus ! La carrière de tous ces jeunes gens était désormais changée. Au début de la vie, au moment de compter parmi les hommes, M. Thiers assistait au retour de l'ancien régime ; il voyait de toutes parts, à Marseille, rentrer, comme on le disait alors, *les étrangers en France*. La Restauration commençait, et M. Thiers n'était plus l'enfant d'un Etat, d'une grande nation qui avait les yeux sur son avenir : il n'était rien ; il retombait dans sa famille pauvre, dans l'isolement de sa petite cité. Qu'allait-il devenir ?

Il y eut, sur ce point, un instant d'indécision.

La carrière commerciale ne convenait pas à l'élévation de son esprit ; en outre, les travaux de sa jeunesse l'avaient attiré vers des spéculations qui auraient été contrariées et refroidies par les détails positifs d'une vie industrielle.

Il fallait, néanmoins, prendre un parti. Les études, les instincts de M. Thiers en décidèrent ; et se fiant au hasard, plein de foi dans son étoile, il fit comme les autres : il suivit le chemin tracé par ses camarades. Après le lycée, il voulut essayer d'une profession libérale ; il prit ses inscriptions à l'école de droit de la ville d'Aix. Il devint avocat.

Ce fut à cette époque, sur les bancs de l'école, que M. Thiers fit connaissance d'un jeune étudiant comme lui, et dont l'esprit élevé, le cœur excellent, les habitudes simples, mais élégantes, excitèrent en lui la plus profonde sympathie : c'était M. Mignet.

Rien de plus touchant, rien de plus consolant et de plus précieux que le spectacle de cette amitié, qui, depuis cette époque, fut, pour les deux jeunes enfants de cette belle contrée de la Provence, un lien toujours fort et sacré. Nous aurons souvent occasion de suivre MM. Thiers et Mignet, marchant ensemble du même pas, se donnant la main comme frères, se mêlant aux mêmes luttes, aux mêmes travaux, recevant les mêmes impressions, se soutenant enfin, dans la vie, de cet appui si énergique dont l'association fait la force et dont l'intimité fait le charme : l'un prompt, ardent dans la pratique, écrivain passionné pour les faits,